

L'IMAGINAIRE INTERCULTUREL, UNE MISE EN TEXTE LITTÉRAIRE.

The intercultural imaginary, a setting to the literary text.

LEBANI AHLEM (*)

université Mohammed Seddik Ben Yahia, Jijel,

adjeroudahlem@yahoo.fr

Date de réception : 29/01/2020 Date d'acceptation : 23/11/2020

Résumé :

Cet article propose une approche de textes littéraires à la lumière de l'imaginaire interculturel, vu que la question de la culture étant une question herméneutique et critique envers soi et les autres. L'aspect culturel, diffus dans le discours revêt des formes variées marquant l'identité de toute une communauté comme un héritage. Des rencontres culturelles se réalisent sur des espaces, dans des situations et à travers des personnages : cela revient au travail de l'imaginaire de réaliser cette transposition et créer un dispositif pour asseoir des traditions, des identités au sein d'un texte.

Mots clés : culture, tradition, identité, rencontre, imaginaire.

الملخص:

تقترح هذه المقالة مقارنة للنص الأدبي في ضوء الخيال بين الثقافات. مسألة الثقافة هي مسألة تأويل. يكتسي الجانب الثقافي، المنتشر في الخطاب، أشكالاً مختلفة تبرز هوية مجتمع بأسره كترات. تتحقق هذه اللقاءات الثقافية في الفضاءات وفي المواقف ومن خلال الشخصيات: وهنا يعمل الخيال على تنفيذ هذا النقل وإنشاء جهاز لإرساء التقاليد والهويات داخل النص.

الكلمات المفتاحية: الثقافة، التقاليد، الهوية، اللقاء، الخيال

Abstract

This paper proposes an approach of literary texts in the light of the intercultural imagination. The question of the culture being a hermeneutic question. The cultural aspect, diffused in the speech, takes various forms marking the identity of an entire community as a heritage. These cultural encounters are realised in spaces, in situations and through characters: it falls to the work of the imagination to achieve this transposition and create a device to establish traditions, identities within a text.

Keywords : culture, tradition, identity, encounter, imagination.

*LEBANI Ahlem

Introduction :

La question de la culture est une question d'herméneutique, surtout dans le cadre d'un texte littéraire car le texte littéraire reste une forme de médiation et un amalgame de discours, d'idées, de réflexions. Il représente une situation de communication où l'intention et les représentations de l'auteur et du lecteur conditionnent la diffusion et l'interprétation du message — ce qui implique aussi des réactions en fonction de l'aspect culturel diffus dans le discours. L. Collès déclare dans son ouvrage *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle* que « le texte littéraire (est) comme un regard qui nous éclaire, fragmentairement, sur un modèle culturel. La multiplicité des regards nous permettra de cerner petit à petit les valeurs autour desquelles celui-ci s'ordonne » (Collès, 1994, p.20)¹. Le texte littéraire raconte une ou des histoires où il est question de culture — la culture abordée comme une sorte d'héritage —, d'histoire, de souvenirs : c'est une identité, de soi et/ou de l'autre. Il est représentation du monde et passeur du culturel, un moyen d'accès aux codes sociaux et certains modèles culturels.

« Ancrée dans une histoire, dans un contexte, dans une relation, la culture est un lieu de mise en scène de soi et des autres. » (Abdellah-Preteuille, 2008, p.53)². Aussi, à ce moment-là, même l'image de soi-même est remise en question. Ses propres valeurs autant que celles des autres sont au centre de la

réflexion. La culture prend tout son sens dès lors et devient interculturelle afin d'amalgamer ces différences.

L'auteur provoque la « rencontre » des cultures à travers les personnages, les situations, les espaces. Ce sont des libertés dont il dispose. Il peut y avoir cohésion, osmose ou confrontation, dialogue. Il peut y avoir, aussi, fusion ou confusion des cultures selon les choix de l'auteur, ses implications, ses engagements ; ce qui donne lieu à d'innombrables textes.

Le texte littéraire *raconte* et *met en scène* la cohabitation ou la confrontation des cultures car comme le souligne L. Porcher, « toute société est liée à une culture d'ensemble, qui la caractérise et qui est elle-même le résultat de très nombreuses cultures plus petites, plus sectorisées » (L.Porcher, 1995, p.55)³. Aussi, « les appartenances des individus, c'est-à-dire les héritages partagés dont ceux-ci sont les produits et qui constituent une partie de leur identité » (Porcher, 1995, p.55)⁴. Cependant, « l'individu n'est pas que le produit de sa culture mais aussi l'acteur » (Stoiciu, 2008, p.37)⁵, affirme G.Stoiciu, et que « la mise en question de l'autre s'accompagne de l'interrogation sur le Moi » (Stoiciu, 2008, p.37)⁶.

La créativité habite la littérature. « Elle rend compte à la fois de la réalité, du rêve, du passé et du présent, du matériel et du vécu » (Abdellah-Preteille et Porcher, 1996, p.138)⁷, c'est le « lieu emblématique de l'interculturel » (Abdellah-Preteille et Porcher, 1996, p.162)⁸. C'est pourquoi nous voulons voir comment et pourquoi d'auteurs différents, d'époques différentes, d'origines différentes qui donnent lieu à deux romans différents procèdent à cette mise au texte de l'imaginaire interculturel :

Vendredi ou les limbes du pacifique (1967) ⁹, de Michel Tournier.

Le naufrage de la Lune (2018) ¹⁰, de Amira-Géhanne Khalfallah.

1- Dans *Vendredi ou les limbes du pacifique* :

Vendredi ou les limbes du pacifique est le premier roman de Michel Tournier. Ce roman est l'histoire du seul survivant d'un naufrage, Robinson Crusoë, un jeune petit bourgeois Anglais qui échoue sur une île déserte au nord du Chili. Il vivra une vingtaine d'années sur cette île vierge tout seul. Il essaiera de la dompter en s'astreignant toutes les lois de la bienséance anglaise.

Un jour, il sauve un indien de l'île voisine d'une mort certaine et inéluctable, qu'il nomme Vendredi et qu'il relèguera au statut d'esclave. Au bout de vingt-huit ans, un navire finit par passer par l'île mais Robinson décide d'y rester, contrairement à Vendredi qui part en secret à bord du navire.

C'est une réflexion et un aboutissement logique de la nature humaine, des changements opérés sur le personnage au bout de vingt-huit ans de solitude, de remise en question et de réflexion.

Dans le roman, Robinson est présenté comme le prototype d'un Anglais conventionnel et rationnel, un peu collet-monté endossant toute une civilisation et une culture anglaise, qui se retrouve placé sur une terre vierge, écrue de toute civilisation. Comment va-t-il réagir ? Quel en serait l'impact sur lui et sur la nature ? Il essaiera de la domestiquer, fidèle à sa génération, à son origine, à sa culture. Il instaura un ordre et une organisation qui renvoient à l'image même de la société dont il est issu.

Nous pouvons remarquer un certain nombre de faits liés à l'un ou à l'autre (Robinson ou Vendredi) qui démontrent ou traduisent l'appartenance de chacun à sa propre culture. A titre d'exemple, porter des vêtements pour Robinson alors que rien ne l'y oblige car il est seul sur l'île, sans oublier la température assez élevée et humide ou alors astreindre Vendredi l'indien à en porter traduit et trahit cette volonté d'intimer, de dominer ou de faire prévaloir sa propre culture au détriment de celle de l'indien à porter des vêtements selon

ses propres principes et représentation de la pudeur : «[...] l'Araucan qui serrait autour de ses reins un vieux pantalon de marin que Robinson lui avait fait enfiler — moins pour le protéger de la fraîcheur de la nuit que pour ménager sa propre pudeur [...] » (Tournier, 1967, p.144) 12.

Mais l'Araucan n'en faisait qu'à sa tête lorsqu'il était seul « En approchant de la forteresse, Robinson aperçut l'Araucan qui jouait tout nu avec Tenn. Il s'irrita de l'impudeur du sauvage ... Ensuite, après avoir fait comprendre sans aménité qui l'avait à se reculotter [...] » (Tournier, 1967, p.145) 13. En effet, pour l'un, il faut absolument se couvrir et porter des vêtements, pour l'autre, ce n'est pas une nécessité.

Nous pouvons aussi relever le fait de cartographier l'île et délimiter ses terrains et son espace vital : « L'île était couverte de champs de céréales et de légumes, la rizière allait donner bientôt sa première récolte, des hordes de chèvres domestiquées se bouscuaient dans les enclos, la grotte débordée de provisions qui auraient suffi à nourrir la population du village durant des années. [...] » (Tournier, 1967, p.140) 14.

La conception du calendrier et d'une clepsydre renvoie à l'image du parfait citadin civilisé et organisé. La structure et la conception du temps est différente chez l'un et chez l'autre : « Cette clepsydre fut pour Robinson la source d'un immense réconfort. [...] il avait le sentiment orgueilleux que le temps ne glissait plus malgré lui dans un abîme obscur, mais qu'il se trouvait désormais régularisé, maîtrisé, bref domestiqué lui aussi [...]. Désormais, que je veille ou que je dorme, que j'écrive ou que je fasse la cuisine, mon temps est sous-tendu par un tic-tac machinal, objectif, irréfutable, exact, contrôlable. » (Tournier, 1967, p.66-67) 15. Il a même peint, sur un rocher, la devise : « *Ne gaspille pas le temps,*

c'est l'étoffe dont la vie est faite » (Tournier, 1967, p.139) 16. « Pour Vendredi, l'arrêt de la clepsydre et l'absence de Robinson n'avaient signifié qu'un seul et même évènement, la suspension d'un certain ordre. » (Tournier, 1967, p.162)17.

Cependant, il n'y a pas que la conception du temps qui est différente, il y a aussi des représentations installées chez Robinson qui sont le fruit de son éducation qu'il traduit dans son *Log-book*, une sorte de journal intime qu'il tient et où il livre ses pensées les plus profondes et révélatrices : « Que d'épreuves nouvelles depuis trois jours et que d'échecs mortifiants pour mon amour propre ! Dieu m'a envoyé un compagnon. Mais, par un tour assez obscur de sa Sainte Volonté, il l'a choisi au plus bas degré de l'échelle humaine. [...] » (Tournier, 1967, p.146) 18.

Dans ce passage, il est clair que Robinson considère la venue de Vendredi sur l'île déserte comme une épreuve pour lui — Robinson. Cette présence tombée du ciel pour lui tenir compagnie et le sortir de la solitude de quelques dizaines d'années, or lui considère cela comme une nouvelle épreuve et « échecs mortifiants » : il n'est point, à proprement parlé, *civilisé* et doué pour les tâches qu'il lui impose, et qu'un simple archer britannique sache faire. Ainsi, il s'impatiente à les lui faire apprendre et à répéter encore et encore le même ordre sans résultat satisfaisant. Aussi, le fait de *classer* les êtres humains selon une échelle ! - renvoie ainsi son lecteur au XVIII^{ème} siècle et à cet aspect de la culture britannique de l'époque.

Robinson poursuit dans son *Log-book* : « [...] Non seulement il s'agit d'un homme de couleur, mais cet Araucanien costinos est bien loin d'être un pur-sang, et tout en lui trahit le métis noir ! Un Indien mâtiné de nègre ! Et s'il était encore d'âge rassis, capable de mesurer calmement sa nullité en face de la civilisation que j'incarne ! [...] » (Tournier, 1967, p.146-147) 19. Là, on aperçoit clairement l'indignation du personnage face à ce sang impur, les points

d'exclamation qui se répètent ainsi que les qualificatifs dont Vendredi est affabulé en témoignent.

Ainsi, l'autochtone devient automatiquement pour Robinson son esclave : « Il sait défricher, labourer, semer, herser, repiquer, sarcler, faucher, moissonner, battre, moudre, bluter, pétrir et cuire. Il traite les chèvres, fait cailler le lait, ramasser les œufs de tortue, les fait cuire mollet, creuse des rus d'irrigation, entretient les viviers, piège les bêtes puantes, calfat la pirogue, ravaude les vêtements de son maître, cire ses bottes. [...] ». (Tournier, 1967, p.148) 20.

Mais les tâches ne sont pas terminées : « [...] Le soir, il endosse une livrée de laquais et assure le service du dîner du Gouverneur. Puis il bassine son lit et l'aide à se dévêtir avant de s'aller lui-même étendre sur une litière qu'il tire contre la porte de la résidence et qu'il partage avec Tenn. » (Tournier, 1967, p.148) 21.

Vendredi bénéficie, dès lors, du même traitement que Tenn, le chien, ce qui présuppose l'absence de privilèges, répondre aux attentes du maître, recevoir des corrections en cas de désobéissance « [...] Certes, je le bats, mais ne comprendrait-il pas que c'est pour son bien [...] » (Tournier, 1967, p. 154) 22. Aussi, d'être toujours derrière pour manger, dormir, ...

C'est seulement à la fin de l'histoire, au bout de presque trente ans que Robinson revoit son comportement et se confronte à cet indigène et à lui-même. Au départ, il n'a même pas remis en question son comportement, sa vision du monde. Mais après avoir vécu et cohabité avec Vendredi qu'il y eut confrontation avec l'autre (Vendredi). D'ailleurs, il fait lui-même ce constat : « C'est le propre de l'âme anglaise d'être plus pitoyable à l'égard des animaux qu'à l'égard des hommes. [...] » (Tournier, 1967, p. 170) 23.

Les réactions de Vendredi et même certaines des réactions de Robinson ont permis cette confrontation : « [...] Pour la première fois, il se demanda si ses exigences de délicatesse, ses dégoûts, ses nausées, toute cette nervosité d'homme blanc étaient un ultime et précieux gage de civilisation ou au contraire un ballast mort qu'il faudrait qu'il se résolve à rejeter un jour pour entrer dans une vie

nouvelle » (Tournier, 1967, p.173) 24. S'en suit une réflexion profonde sur soi-même et sur les autres, et la perception de tout un univers qu'il croyait connaître : « [...] il ne daigne même plus exprimer ses ordres. En vérité, il avait dépassé dans ses relations avec Vendredi le stade de ces mesquines alternatives. Il l'observait, passionnément attentif à la fois aux faits et gestes de son compagnon et à leur retentissement en lui-même où ils suscitaient une métamorphose bouleversante. » (Tournier, 1967, p.190-191) 25.

C'est comme un voile qui se déchire.

Le refus de Robinson de rentrer chez lui, parmi les siens à la fin du roman, témoigne ou prend sens suite à ce travail de remise en question. Voyant tout ce que représentait sa civilisation en l'équipage de bord du navire, il a pris conscience de tout ce qu'il ne voyait pas avant, car il faisait partie de ce monde et de ces représentations, ce fut un déclic, un réveil à la réalité. Cette nouvelle lucidité l'a décidé à ne plus vouloir appartenir à cette communauté, et donc ne pas rentrer était la seule issue possible.

Dans ce roman, Tournier met en scène deux conceptions de la vie, deux cultures complètement différentes et à des siècles d'évolution l'une de l'autre, sur une terre vierge de toute culture ou civilisation, une sorte de terrain neutre. Les deux personnages véhiculant ces deux entités qui se rencontrent. Il n'est pas question de qui l'a emporté sur l'autre mais de la transposition de deux cultures foncièrement différentes pour une meilleure compréhension de soi et des autres.

Robinson, grâce à l'île vierge de toute culture et civilisation, a pu voir sa propre culture et civilisation à partir de ce qu'il a instauré sur l'île, mais plus encore lorsqu'il s'est retrouvé confronté à Vendredi qui véhiculait une autre culture et une autre façon de voir radicalement différente de celle de la sienne.

L'imaginaire interculturel chez Tournier prend toute sa forme en cette mise en scène qui dépasse toute convention, échappe à toute loi ou règle. L'aspect interculturel a amplifié le texte de façon très riche et complexe. Il a créé une synergie culturelle au service du discours littéraire.

2- Dans *Le naufrage de La Lune*

Le roman *Le naufrage de La Lune* de Amira-Géhanne Khalfallah - désormais A.G.K- est un roman très récent, publié en 2018. L'auteure est revenue sur un pan de l'Histoire du XVII^{ème} siècle, le naufrage du navire La Lune de Louis XIV sur les côtes jijeliennes. Cet événement historique est l'ancrage socio-historico-culturel du roman qui se présente comme suit : Deux livres ; *livre I* et *livre II*.

Dans le *Livre I* sont présentés douze chapitres de façon alternée : soit 1664 à Versailles ou à Toulon, soit 1679 à Gigéri (Jijel), et où sont mises en scène les sociétés française puis algérienne- jijelienne.

Dans le *Livre II* sont présentés deux chapitres seulement. Il est question respectivement de Gigéri en 1664 et ensuite Gigéri en 1679.

Dans ce roman, les actions narratives, les aspects culturel et social sont très présents. Il n'est point question d'une comparaison au bénéfice de l'une des deux sociétés, mais d'une présentation qui nous permet une visite chez les deux sociétés liées par un événement historique enfouit dans le passé, oublié sous l'érosion du temps, mais dont les résidus, comme ceux des épaves, demeurent et le rappelle.

Suite à la lecture du roman *Le naufrage de la Lune*, désormais NDL, nous constatons un va et vient entre deux périodes, entre deux pays, entre deux sociétés, entre deux cultures mais à aucun moment nous percevons une revalorisation de l'une au détriment de l'autre. Il s'agit là de deux identités différentes dans leurs contextes respectifs à une époque.

Dans le Livre I, l'histoire est focalisée sur la période de 1679, soit quinze ans après le naufrage de La Lune-le navire de Louis XIV- à Jijel. Le deuxième livre, toujours à Jijel, il est question de 1664 au premier chapitre mais retour sur 1679 au deuxième et dernier chapitre.

Tout au long du roman, l'aspect culturel n'est jamais loin. C'est le cachet d'un patrimoine qu'on veut garder et préserver contre l'oubli ou la déperdition.

La tradition étant une composante de la culture, elle est souvent rappelée dans le texte, qu'elle soit culinaire, vestimentaire ou rituelle. Par exemple quand :

« [...] Thiziri prend une poignée de couscous qu'elle sert au vieil homme de passage parce que telle est la tradition. [...] » (Khalfallah, 2018, p. 51) 26. On retrouve aussi certains mets qui traduisent tout un savoir-faire spécifique au terroir tels que la semoule aux figues, la soupe aux plantes sauvages, la purée aux navets, les galettes au pouliot celles à l'origan. Il faut dire qu'un aliment les réunit toutes et les accompagne indubitablement : l'huile d'olives !

Ou encore qu'il s'agisse d'un évènement qui survient comme : « voilà une semaine que personne n'a pu pêcher la moindre petite sardine. »(Khalfallah, 2018, p. 60) 27.

Mais, « les hommes désespérés s'en remettent aux femmes. Elles seules peuvent les aider en pareilles circonstances. [...] Silencieuses, elles allument le bois et préparent les offrandes pour *Sidi Amer Essas Ebhar*, le marabout protecteur de la mer, pour qu'il intercède auprès de Dieu en leur faveur. » (Khalfallah, 2018, p. 61) 28.

Dans la même optique, le lâché de bœufs dans la nature qui est l'évènement le plus attendu dans l'année et qui compte parmi les fêtes des animaux les plus marquants et distrayants. D'autres rituels comme les joutes verbales en une saison de rixes et de disputes entre les anciens et les nouveaux. Ou alors des rituels contre la stérilité ou des cérémonies de la fécondité.

Côté français, il s'agit de l'année 1664 qui se présente dès le départ avec : « Versailles en construction se dérobe à la réalité du monde. Ici, on mange autrement, on rit autrement, on vit autrement. » (Khalfallah, 2018, p. 19) 29. Mais, à Versailles tout est divertissement, jeu et plaisir.

La spécificité culinaire à Versailles est à l'ordre du jour. On y décrit un grand nombre de plats tels que les : « [...] fricassés de mouton à l'ail, perdreaux truffés, gigues de biches à la chicorée, viande cuite à la broche, pâtés en croûte feuilletée, hachis, bécasses, ramiers, dindons, poulets, faisans, levrauts, lapins, agneaux, jambons, saumons, truites, carpes, brochets, tourtes, bisques, potages, ragoût...confitures liquides et sèches, gelés, tartes, fruits... » (Khalfallah, 2018, p. 38) 30.

Il est question aussi d'autres traditions dont les bals masqués ou les soirées mondaines et dansantes telles que les adores Louis XIV. Cependant, les invités se doivent de respecter le cérémonial et l'étiquette.

Dans ce roman, l'auteure a fait ressortir l'âme de chacune des deux sociétés, sans les opposer l'une à l'autre, sans les comparer ; juste deux cultures, deux identités et une rencontre historique.

Conclusion

Cette réflexion sur l'aspect culturel dans une mise en texte littéraire nous a permis de voir de plus près comment le dispositif interculturel est transposé par l'imaginaire. Il est aisé de croire que du moment où nous avons deux identités différentes, deux traditions différentes, deux cultures différentes nous aboutirons à une opposition. Cependant, par le biais d'un texte littéraire, d'un imaginaire créatif, il n'est point question d'affrontement ou de valorisation mais de la sauvegarde des mémoires, des traditions, des identités, des cultures. Les conceptions, les perceptions et aussi les conditions diffèrent mais nul n'est en mesure de faire prévaloir une culture par rapport à une autre. Nous pouvons assurer que la cohabitation des cultures assure la pérennité d'une certaine tradition, d'une identité et affirmation de soi ; ce qui n'empêche pas de s'ouvrir sur autrui afin de mieux le comprendre et se comprendre soi-même ainsi que la prise de conscience de chaque individu de cette dynamique et synergie culturelle qui va de facto avec la sauvegarde du patrimoine collectif qui a été d'abord individuel.

Bibliographie

- 1- Colles Luc (1994), Littérature comparée et reconnaissance interculturelle, Boeck, D., Bruxelles, p.20.
- 2- Abdallah-Pretceille Martine, *Communiquer et apprentissage de l'altérité et de la diversité* in « 2008 Année européenne du dialogue interculturel : communiquer avec les langues et les cultures », Congrès international, Université Aristote de Thessalonique (Grèce), 12-14 Décembre. P.53.

- 3- Porcher, Louis (1995), *Le français, langue étrangère. Émergence et enseignement d'une discipline*, Hachette éducation, Paris, p.55.
- 4- Ibid., p.55.
- 5- Stoiciu Gina, *L'émergence du domaine d'étude de la communication interculturelle*, in *Hermès*, La Revue 2008/2 (n° 51), p.37
- 6- Ibid., p.37.
- 7- Abdallah-Preteceine, M. et Porcher, L. (1996), *Education et communication interculturelle*, éd. PUF, coll. L'Éducateur, Paris, p.138.
- 8- Ibid., p.162.
- 9- Tournier Michel (1967), *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard.
- 10- Khalfallah Amira-Géhanne (2018), *Le naufrage de La Lune*, Algérie, Barzekh.
- 11- Defoë Daniel (1719), *Robinson Crusoë*.
- 12- Tournier Michel, op.cit., p.144.
- 13- Ibid., p.145.
- 14- Ibid., p.140.
- 15- Ibid., p.66-67.
- 16- Ibid., p.139.
- 17- Ibid., p.162.
- 18- Ibid., p.146.
- 19- Ibid., p.146-147.
- 20- Ibid., p.148.
- 21- Ibid., p.148.
- 22- Ibid., p.154.
- 23- Ibid., p.170.
- 24- Ibid., p.173.
- 25- Ibid., p.190-191.
- 26- Khalfallah Amira-Géhanne, op.cit., p. 51.
- 27- Ibid., p.60.
- 28- Ibid., p.61.
- 29- Ibid., p.19.
- 30- Ibid., p.38.